La Comédiathèque

L'Étoffe des Merveilles

Traduction et libre adaptation
par Jean-Pierre Martinez

de El Retablo de las Maravillas
de Miguel de Cervantès

comediatheque.net

Gracieusement offertes à la lecture, ces traductions et libres adaptations des œuvres de Don Juan Manuel (*El Conde Lucanor*) et Cervantès (*El Retablo de las Maravillas* et *Don Quijote de la Mancha*) ainsi que les ajouts de textes originaux de Jean-Pierre Martinez NE SONT PAS LIBRES DE DROITS. Avant toute exploitation publique, professionnelle ou amateur, vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr

L'Étoffe des Merveilles

Traduction et libre adaptation par Jean-Pierre Martinez

Le Retable des merveilles est l'un des huit intermèdes écrits par Cervantès. Afin de remettre en lumière cette œuvre injustement oubliée et très peu jouée, cet ouvrage en propose une nouvelle traduction modernisée, pour rendre l'argument plus universel, et une adaptation plus théâtrale, afin de faciliter la mise en scène. À lui seul, l'intermède de Cervantès est un texte très court, destiné à être joué en entracte. Cependant, dans la mesure où il convoque à la fois la musique et la danse, il peut donner lieu à la création de nombreux tableaux susceptibles d'enrichir le spectacle. Pour étoffer encore la proposition théâtrale, cette œuvre est précédée d'un prologue entièrement original de Jean-Pierre Martinez, intégrant une adaptation du conte de Don Juan Manuel (inclus dans son recueil *Le Comte Lucanor*) dont Cervantès s'est inspiré pour composer son intermède. Elle est suivie d'un épilogue, qui est une libre adaptation du célèbre épisode des moulins dans Don Quichotte.

© La Comédiathèque

« We are such stuff as dreams are made on,
and our little life is rounded with a sleep. »

« Nous sommes de la même étoffe que les songes,
et notre vie infime est cernée de sommeil. »
La tempête, Shakespeare

« Fue mi maestro un sueño, y estoy temiendo, en mis ansias,
que he de despertar y hallarme otra vez en mi cerrada prisión »

« Un songe a été mon maître et je crains, dans le trouble où je suis,
qu'il ne faille m'éveiller à nouveau dans mon étroite prison »
La vie est un songe, Calderón

« Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?
J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas...
là-bas... les merveilleux nuages ! »
Petits poèmes en prose, Baudelaire

Personnages

Cervantès
Le journaliste
Le saltimbanque
L'assistante
Le musicien
Le sous-préfet
Le maire
Le juge
Le notaire
L'officier
La fille du juge
Le neveu du maire
Don Quichotte
Sancho Panza

Le comédien interprétant Cervantès peut aussi interpréter Don Quichotte.
Le comédien interprétant le journaliste peut aussi interpréter Sancho Panza.
Ces deux comédiens peuvent aussi interpréter un autre rôle
dans les deux tableaux du *Retable des merveilles*.
De nombreux rôles masculins peuvent être féminisés.

Ces 14 personnages peuvent donc être interprétés
par une distribution très variable en genre et en nombre :
À 14 : de 6 à 12 hommes et de 2 à 8 femmes.
À 12 : de 4 à 8 hommes et de 4 à 8 femmes.
À 10 : de 4 à 6 hommes et de 4 à 6 femmes.
Possibles distributions à 11 ou 13 selon le même principe.

PRÉFACE

Le Retable des Merveilles est l'un des huit intermèdes théâtraux écrits par Cervantès et publiés en 1615, un an avant sa mort, dans son recueil *Huit comédies et huit intermèdes, encore jamais représentés.* De fait Cervantès, à son grand regret, ne connut pas le succès au théâtre de son vivant. Ses pièces n'ont pas été davantage représentées après sa mort. Pour ce qui est des intermèdes (courtes pièces destinées à être jouées en guise d'entracte), il faut reconnaître que la plupart ne se prêtent pas facilement à la mise en scène. L'action est souvent mince et les dialogues bavards (un intermède attribué à Cervantès, qui ne figure pas dans le recueil, s'intitule d'ailleurs *Les deux bavards*).

Dès la première lecture, cependant, *Le Retable des merveilles* retient l'attention par la richesse des thèmes qu'il aborde et la variété des procédés qu'il met en œuvre : mise en abyme (le théâtre dans le théâtre), universalité de l'argument (l'hypocrisie sociale), fort conflit dramatique (la remise en cause de l'ordre établi) et théâtralité spectaculaire (à la fois textuelle, visuelle et musicale). Pour la composition de cet intermède, qui a pour sujet la véridiction et la manipulation, Cervantès s'inspire librement d'un conte espagnol du XIVe siècle, intégré dans le recueil *Le Comte Lucanor* de Don Juan Manuel.

Ce conte a aussi inspiré Andersen qui, lui, reste beaucoup plus fidèle à son modèle en écrivant *Les habits neufs de l'empereur*. Dans le conte de Don Juan Manuel, comme dans celui d'Andersen, des escrocs proposent au souverain de lui confectionner un habit merveilleux, que les enfants illégitimes (cf. Don Juan Manuel) ou les imbéciles (cf. Andersen) ne peuvent pas voir. Le souverain n'aura donc d'autre choix que de voir cet habit imaginaire et se montrera nu devant ses sujets, qui feindront eux aussi de le voir habillé pour ne pas passer pour des bâtards ou des idiots. Il appartiendra à un paria (cf. Don Juan Manuel) ou à un enfant (cf. Andersen) de dévoiler la supercherie en constatant que le Roi ou l'Empereur est nu, tandis que les escrocs s'enfuient avec les richesses bien réelles qu'on leur avait confiées pour confectionner ce merveilleux vêtement imaginaire.

Cervantès, pour sa part, ne reprend que le thème et la structure dramatique du conte de Don Juan Manuel, en changeant les circonstances. Ce n'est plus un souverain qui est abusé, ce sont des nobles et notables de province, et l'habit merveilleux est remplacé par un retable supposé produire des apparitions miraculeuses. Mais le propos reste le même : dénoncer la manipulation qui consiste à faire accepter des vessies pour des lanternes, en jouant sur la peur d'être exclu de la bonne société. Cette escroquerie véridictoire ne pouvant être dénoncée que par des individus en marge : un « noir » (cf. Don Juan Manuel), un enfant (cf. Andersen) ou encore un soldat (cf. Cervantès).

Les exploitations ultérieures plus ou moins directes de ce sujet universel sont très nombreuses. Une pièce comme *Art*, de Yasmina Reza, s'en inspire aussi. Un homme a acheté hors de prix un tableau contemporain que la plupart de ses amis, à la suite de tous les experts autoproclamés et autres marchands d'art ayant pignon sur rue, ont reconnu comme un chef-d'œuvre. Or ce tableau est presque totalement blanc. Ce que

l'un de ses amis moins hypocrite que les autres ose faire remarquer à l'acquéreur, au risque d'une confrontation douloureuse. Doit-on, pour ne pas perturber la socialité, refuser de dénoncer les mensonges quand ils sont considérés par la majorité comme des vérités établies ?

Les qualités du texte de Cervantès n'échappèrent pas à Jacques Prévert, qui l'adapta et le mit en scène en 1936 avec le Groupe Octobre. Cependant, l'adaptation très libre de Prévert s'éloigne beaucoup de l'original, tant par la lettre que par l'esprit. Il en fait une pièce engagée, au didactisme un peu trop appuyé. Ce n'est pas faire injure à cet immense auteur que de constater que cette longue digression prenant pour prétexte *Le retable des merveilles*, rebaptisé *Le tableau des merveilles*, n'est pas une réussite complète. Cette libre adaptation de Prévert n'a d'ailleurs pas été davantage jouée que l'intermède de Cervantès. Parmi les autres montages de ce texte à l'époque contemporaine, on notera la création du *Retable des merveilles* en 1983 au Festival d'Avignon, dans une version scénique de Jean Jourdheuil et Jean-Pierre Peyret assez proche du texte original.

Afin de remettre en lumière cette œuvre injustement oubliée de Cervantès, il m'a donc paru possible d'en proposer une nouvelle version, qui ne soit ni une traduction de type universitaire, très fidèle au texte original, mais qui rend la pièce difficile à jouer car peu compréhensible par les spectateurs d'aujourd'hui, ni une adaptation trop libre, prenant le texte comme prétexte à une recréation personnelle servant un autre propos. J'ai donc choisi de respecter globalement la structure de l'œuvre, en simplifiant et en modernisant les dialogues et les références, et en transposant juste assez l'action et le contexte pour rendre l'argument plus universel. Cela m'a conduit, entre autres, à supprimer un personnage très secondaire et pratiquement muet, à raccourcir et à redécouper quelques répliques pour ajouter du rythme, et à l'inverse à ajouter quelques transitions lorsque la vraisemblance de l'action dramatique le demandait. À travers les didascalies, je propose aussi des idées de mise en scène qui pourront ou non être retenues par ceux qui auraient envie de monter la pièce.

Le retable des merveilles est un texte très court. Mais dans la mesure où il convoque à la fois la musique et la danse, il peut donner lieu à la création de nombreux tableaux pouvant enrichir le spectacle. Afin d'étoffer encore la proposition théâtrale, j'ai fait précéder le texte d'un prologue de ma plume, où intervient Cervantès, et qui intègre aussi une adaptation du conte de Don Juan Manuel. J'ai aussi ajouté un épilogue où apparaît Don Quichotte dans le célèbre épisode des moulins. Il y a en effet, à l'évidence, une résonance inversée entre *Le retable des merveilles*, qui fait de l'illusionnisme un moyen pour le paria d'escroquer le bourgeois, et le combat contre les moulins, qui fait de l'imagination hallucinatoire un moyen pour le noble déchu et déçu de s'évader d'une réalité médiocre pour accéder à un destin héroïque. Si la vie est un songe, comme le dit Calderón, il appartient à chacun d'accepter que ce songe ne soit qu'une illusion aliénante, ou de tenter de le sublimer en un rêve libératoire. L'écrivain, pour sa part, fait apparaître sur la page blanche, par la seule magie de l'écriture, les merveilleux nuages dont parle Baudelaire, qui donneront à ses lecteurs l'envie de lever les yeux vers le ciel. Et qui permettront à l'auteur d'accéder à l'éternité.

PROLOGUE

Un jardin, avec deux arbres de part et d'autre en fond de scène. Cervantès est avec un journaliste.

Le journaliste – Miguel de Cervantès Saavedra, merci de nous recevoir à l'occasion de la parution de votre premier roman, intitulé *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*.

Cervantès – Merci à vous de votre visite.

Le journaliste – Miguel de Cervantès Saavedra, vous êtes né le 29 septembre 1547 à Alcalá de Henares, et vous mourez le...

Il cherche dans ses notes.

Cervantès – Le 23 avril 1616 à Madrid. Le même jour que Shakespeare...

Le journaliste – C'est ça... Alors, dites-moi, Miguel de Cervantès Saavedra... *(S'interrompant)* Tu parles d'un nom à rallonge. Vous n'envisagez pas de prendre un pseudo, par hasard ?

Cervantès – Vous pouvez m'appeler Cervantès.

Le journaliste – D'accord... Et pour le titre, c'est pareil. *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*... C'est un peu long, non ? Si vous espérez en faire un best seller...

Cervantès – On va dire *Don Quichotte*, alors.

Le journaliste – *Don Quichotte*, de Cervantès. Très bien, ça sera plus simple pour cet entretien, et ça prendra moins de place dans mon article.

Cervantès – Je vous écoute...

Le journaliste – Alors... pour commencer, sans vouloir vous offenser, vous n'êtes pas ce qu'on pourrait appeler un jeune romancier. Pourquoi, à près de soixante ans, publier un premier roman ?

Cervantès – Tout d'abord, vous me permettrez de rectifier. Je n'ai pas écrit « un » premier roman, mais « le » premier roman de l'histoire de la littérature.

Le journaliste – Pourquoi avoir attendu si longtemps pour livrer au monde ce chef-d'œuvre ?

Cervantès – Chef d'œuvre... l'avenir le dira. Et pourquoi ? Sans doute parce qu'au crépuscule de sa vie, un homme se préoccupe davantage de l'immortalité qu'à vingt ans. À défaut d'un élixir de jouvence qui reste à inventer, la célébrité littéraire est encore le moyen le plus sûr et le moins dangereux qui s'offre à un homme pour que sa réputation, au moins, lui survive.

Le journaliste – Vous avez donc écrit ce livre dans l'espoir de passer à la postérité. Un pari risqué...

Cervantès – Il n'est pas interdit de rêver, même un impossible rêve. Rêver, n'est-ce pas désirer l'impossible ?

Le journaliste – C'est possible...

Cervantès – Comme dit William Shakespeare : « *Nous sommes de la même étoffe que les songes, et notre vie infime est cernée de sommeil.* »

Le journaliste – William qui ?

Cervantès – Un auteur contemporain. Un Anglais.

Le journaliste – C'est sans doute pour ça que je n'en ai jamais entendu parler.

Cervantès – Une autre question ?

Le journaliste – Et... vous comptez en écrire d'autres ?

Cervantès – Pardon ?

Le journaliste – Des livres ! Après ce premier roman, avez-vous le projet d'en écrire un deuxième. Pour la postérité, je veux dire. Histoire d'assurer le coup.

Cervantès – Eh bien... Si le premier rencontre le succès espéré, j'envisage en effet d'écrire un deuxième tome.

Le journaliste – Un deuxième tome ?

Cervantès – Ça a très bien marché pour la *Bible*, avec *le Nouveau Testament*. Le deuxième tome s'est encore mieux vendu que le premier.

Le journaliste – D'accord... Et... ce livre, je veux dire le premier tome, *Don Quichotte*, ça parle de quoi, exactement ?

Cervantès – Eh bien...

Le journaliste – En gros, parce que je n'ai pas beaucoup de temps. Et mon article ne sera pas très long non plus.

Cervantès – Disons que c'est l'histoire d'un pauvre type qui prend ses rêves pour des réalités.

Le journaliste – D'accord... Donc, c'est un peu... autobiographique, si je comprends bien.

Cervantès – Voilà... Vous avez d'autres questions ?

Le journaliste – Je cherche... Ah si ! Monsieur Cervantès, comment définiriez-vous la littérature ?

Cervantès – Ah oui, quand même...

Le journaliste – Si vous ne savez pas, je peux passer à une autre question. Si j'en trouve une...

Cervantès – Non, non, je vais m'efforcer de répondre à celle-ci. Alors je dirais que la littérature...

Le journaliste – Oui ?

Cervantès – Cela consiste à faire apparaître sur une page blanche, par la seule magie de l'écriture, des chimères que les lecteurs font mine de prendre pour la réalité, de coucher sur le papier des idées qu'ils font semblant de comprendre et de défendre des valeurs auxquelles ils feignent d'adhérer.

Le journaliste – Et pourquoi cela ?

Cervantès – Pour ne pas passer pour des cons !

Le journaliste – Je vois...

Cervantès – Vous êtes sûr ?

Le journaliste – Pardon ?

Cervantès – Vous avez dit « je vois ». Vous êtes sûr que vous voyez ?

Le journaliste – Absolument...

Cervantès – Autre chose ?

Le journaliste – Ça ira, je crois que j'ai tout ce qu'il me faut... Monsieur Cervantès, merci d'avoir bien voulu répondre à nos questions.

Il s'apprête à partir.

Cervantès – Vous saviez que j'avais aussi écrit du théâtre ?

Le journaliste – Ah, non, je l'ignorais.

Cervantès – La plupart des gens l'ignorent. Mes pièces ne sont jamais jouées.

Le journaliste – Ah, oui, c'est... C'est fâcheux.

Cervantès – J'organise une petite représentation de mon intermède *Le Retable des Merveilles*. Cela vous amuserait d'y assister ?

Le journaliste – Où ça ?

Cervantès – Ici même. Chez moi. Dans mon jardin.

Le journaliste – Du théâtre à domicile ?

Cervantès – Puisqu'aucun théâtre ne veut de mes pièces.

Le journaliste – Bon... Pourquoi pas. Et c'est quand ?

Cervantès – Tout de suite.

Le journaliste – Tout de suite ? Là, maintenant ?

Cervantès – Alors ?

Le journaliste – C'est que je n'ai pas beaucoup de temps...

Cervantès – Ça ne dure pas très longtemps, vous verrez.

Le journaliste – Bon, d'accord. Et vous dites que ça s'appelle...

Cervantès – *Le Retable des Merveilles*. Je me suis inspiré d'un conte de Don Juan Manuel, tiré de son recueil *Le Comte Lucanor*. Vous connaissez ?

Le journaliste – Non.

Cervantès – Je vais vous le lire. C'est très intéressant.

Le journaliste – Me le lire ?

Cervantès – Il y a deux personnages. Vous me donnerez la réplique. *(Il lui tend un livre)* Vous verrez, vous n'avez presque rien à dire.

Le journaliste – Bon...

Un temps.

Cervantès – C'est vous qui commencez... Vous faites Lucanor.

Lucanor – Mon fidèle Patronio, je suis ici pour vous demander conseil.

Patronio – Comte Lucanor, je vous écoute, et ferai de mon mieux pour vous éclairer.

Lucanor – Un homme me propose une affaire importante, dont je pourrais, dit-il, tirer grand profit. Mais il m'ordonne de n'en parler à personne, pas même à ceux en qui j'ai le plus confiance. Il m'avertit qu'en trahissant le secret, je mettrais en péril ma fortune et ma vie. Vous êtes un homme sage, que nul ne pourrait abuser par de beaux discours. Je vous prie donc de me dire votre opinion à ce sujet.

Patronio – Monsieur le Comte, pour que vous sachiez quel parti prendre, permettez que je vous raconte la mésaventure qui arriva un jour à un roi maure.

Lucanor – Je brûle de la connaître. *(C'est cette fois le journaliste qui parle.)* Si ce n'est pas trop long...

Patronio – Trois aigrefins vinrent trouver le roi en son palais, quelques semaines avant la fête du trône. Ils se prétendaient habiles tisserands et se vantaient de pouvoir confectionner un habit merveilleux, que seuls les enfants légitimes pouvaient voir, et qui par conséquent restait invisible pour les autres. Cela plut beaucoup au roi, qui trouva là un moyen de s'enrichir. Chez les maures, en effet, seuls les enfants conçus dans le mariage héritent de leurs parents. Il pourrait ainsi distinguer parmi ses sujets les héritiers légitimes des bâtards, et s'emparer des biens de ces derniers. Le roi ordonna donc qu'on mît à la disposition des tisserands un atelier afin qu'ils puissent tisser leur toile. Pour prouver leur bonne foi, les escrocs demandèrent à être enfermés dans cet atelier jusqu'à ce que l'ouvrage fût terminé. Cela finit de convaincre le roi, qui leur fit remettre tout l'or, l'argent et la soie qu'ils demandaient pour confectionner ce merveilleux habit. Une fois enfermés à clef, les tisserands montèrent

leur métier, et donnèrent à entendre qu'ils tissaient du matin jusqu'au soir. Au bout de quelques jours, ils firent savoir au roi que l'ouvrage était bien avancé et que l'habit promettait d'être magnifique. Ils décrivaient les couleurs et les motifs du tissu, ainsi que la coupe qu'ils envisageaient pour le vêtement. Enfin, ils invitaient le roi à se rendre compte par lui-même de l'avancée du travail, tout en lui recommandant de venir sans escorte ni conseiller. Le roi se réjouit de pouvoir disposer bientôt de son habit de cérémonie. Cependant, afin de vérifier qu'on ne le trompait pas, il envoya en éclaireur un de ses courtisans pour qu'au retour, il lui fasse un rapport fidèle de ce qu'il avait vu. Quand le courtisan visita l'atelier, les tisserands lui vantèrent les qualités de leur merveilleuse étoffe, en lui rappelant celles qu'il fallait posséder pour être en mesure de l'admirer. Par crainte de passer pour un bâtard, le courtisan n'osa pas dire qu'il ne voyait rien. Ainsi, de retour au palais, il fit au roi le récit de ce qu'il était supposé avoir vu, en vantant la beauté de l'ouvrage. Satisfait mais toujours prudent, le roi envoya un autre de ses courtisans en reconnaissance à l'atelier. Il assura lui aussi avoir vu l'étoffe et en fit l'éloge. Tous les courtisans qu'il avait envoyés lui ayant fait le même rapport, le roi, rassuré, résolut de se déplacer en personne. Lorsqu'il entra dans l'atelier, il aperçut les tisserands qui faisaient mine de s'affairer à leur ouvrage, tout en dissertant sur les couleurs et les motifs du tissu. Le sang présumé royal du souverain se glaça dans ses veines en entendant la description de cette étoffe merveilleuse, que tous ses courtisans avaient vue avant lui. S'il ne la voyait pas, c'est donc qu'il n'était pas l'héritier légitime du trône. Et reconnaître sa condition de bâtard, c'était la certitude d'être destitué. N'ayant d'autre choix que de feindre, il vanta les mérites de l'ouvrage, en s'efforçant de bien mémoriser la description que lui en faisaient les trois imposteurs. Revenu au palais, en présence de ses courtisans, le roi loua l'excellence de l'ouvrage, avec force détails, et sans rien laisser paraître de son trouble. Le lendemain, toutefois, pour en avoir le cœur net, le roi manda le premier de ses ministres, afin qu'il juge si ce tissu merveilleux siérait bien pour un habit de cérémonie. À l'atelier, bien sûr, le ministre ne put faire autrement que de voir cette étoffe que le roi avait vue avant lui. Affirmer qu'il ne voyait rien, c'était avouer qu'il n'était pas l'enfant légitime de son père. Il serait alors privé de la fortune dont il avait hérité, et perdrait en outre toutes les charges que lui avait confiées le roi. Mu par la peur d'être déshonoré, devant la cour réunie, le ministre félicita le roi pour la magnificence de son nouvel habit, montrant même encore plus d'enthousiasme que les courtisans. En entendant parler ainsi son ministre et homme de confiance, le monarque ne douta plus de la malédiction qui le frappait. Et tout en maudissant sa mère pour avoir fauté, il redoubla de louanges sur la qualité de l'étoffe et sur le talent de ceux qui l'avaient tissée.

Le journaliste – Excusez-moi, mais... c'est encore long ?

Patronio – Arriva le jour de la fête du trône et toute la cour pressa le roi de revêtir pour l'occasion son nouvel habit, que les trois aigrefins prétendaient avoir terminé dans la nuit. Sortant enfin de leur retraite, ils apportèrent au roi le vêtement merveilleux, emballé dans de la soie, afin de procéder aux essayages. Le roi se dévêtit et, avec l'aide de ces prétendus couturiers, enfila l'habit qu'ils lui avaient fait sur mesure. À les entendre, le vêtement tombait parfaitement. Ce que le souverain, invité à s'admirer devant la glace, confirma avec une feinte satisfaction. Persuadé d'être vêtu de la meilleure manière, alors que lui se voyait nu, il monta à cheval pour aller parader dans les rues devant le peuple en liesse. Par chance, c'était l'été et il ne prit pas froid. À leur grande stupéfaction, tous ses sujets le virent ainsi parcourir la ville en tenue d'Adam. Mais, de crainte d'être tenus eux-mêmes pour des enfants illégitimes, ils se gardèrent bien de le faire remarquer. Chacun étant persuadé qu'il était le seul à voir le roi nu, ils restaient tous pétrifiés, craignant d'être déshonorés. Seul un palefrenier noir qui était au service du roi, n'ayant aucun bien à perdre et aucune réputation à tenir, s'approcha du souverain et lui dit : « Votre majesté, peu m'importe à moi qu'on me tienne pour fils légitime, mais je connais mon père, et sur la tête de ma mère, je vous jure que vous êtes nu ». Le roi commença par insulter son palefrenier en le traitant de bâtard. En entendant ce que disait le noir, cependant, un brave homme dans la foule confirma ses dires, et une clameur s'éleva bientôt pour affirmer que le roi était bel et bien nu. Cette protestation populaire redonna courage à la cour, qui accepta enfin de reconnaître la vérité toute nue. Mortifié mais finalement rassuré, le roi comprit alors quel mauvais tour on lui avait joué. Il envoya sa garde pour arrêter les aigrefins, mais ils s'étaient déjà enfuis, en emportant avec eux l'or, l'argent et la soie qu'ils avaient obtenus du roi pour confectionner cet habit aussi merveilleux qu'imaginaire.

Le journaliste – Quelle histoire...

Patronio – Voici donc mon conseil, Comte Lucanor. Quand un inconnu vous promet la fortune, en vous recommandant de n'en point parler à vos proches, c'est qu'il a pour projet de vous escroquer. Car enfin, pourquoi un inconnu vous voudrait-il tant de bien ? Et comment ceux qui vous aiment pourraient-ils être un danger pour vous ?

Lucanor – C'est un conseil avisé et je le suivrai sans hésiter.

Patronio – Qui veut te voir sans amis, veut t'abuser sans témoin.

Lucanor – Oui, j'avais compris.

Cervantès – Alors ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

Le journaliste – Ah oui, c'est...

Cervantès – Vous allez adorer la suite.

Le journaliste – Ah parce que ce n'est pas fini ?

Cervantès – Vous plaisantez ! Le spectacle ne fait que commencer ! Venez, on va s'asseoir...

Ils sortent côté salle.

PREMIER TABLEAU

Même décor, figurant cette fois un pré à l'abord d'un village. Arrive un couple de saltimbanques, tirant une carriole.

Le saltimbanque – C'est l'endroit idéal pour faire étape, non ?

L'assistante – Le village est tout près. Nous pourrons essayer notre nouveau numéro.

Elle tire une ficelle de la carriole et la tend entre les deux arbres.

Le saltimbanque – Je fonde beaucoup d'espoir sur ce spectacle. N'oublie pas ce que je t'ai enseigné, et si Dieu le veut, il fera notre fortune.

L'assistante – Dieu ou le diable ?

Elle sort un drap blanc qu'elle suspend au fil.

Le saltimbanque – Avec notre ancien tour, nous faisions la pluie et le beau temps, avec celui-ci nous allons faire des merveilles ! Je compte sur toi.

L'assistante – Ne t'inquiète pas. J'apprends vite et je n'oublie rien. Mais pourquoi avoir engagé ce gringalet ? Nous pouvions très bien faire ce numéro tous les deux.

Le saltimbanque – Détrompe-toi, ma chère ! On accède plus facilement au pays des merveilles avec une lumière tamisée et une musique d'ambiance. Tu verras, il fera des miracles avec son instrument.

On entend quelques notes de guitare au loin, accompagnées de vocalises.

L'assistante – Ce sera déjà un miracle si personne ne lui lance des pierres. Je n'ai jamais vu de ma vie un pareil avorton. Et il chante tellement mal ! S'il s'agissait de faire pleuvoir, encore... Sa musique est encore plus insupportable que sa personne.

Le saltimbanque – Pour l'instant, mets la tienne en sourdine. Le voilà qui vient justement.

Arrive le musicien.

Le musicien – Donnerons-nous une représentation dans ce village, mon maître ? J'ai hâte de vous montrer l'étendue de mes talents. Vous ne regretterez pas de m'avoir pris à votre charge.

Le saltimbanque – Tu es haut comme trois pommes, et tu ne pèses pas davantage. Comment pourrais-tu être une charge ?

L'assistante – Mais si son ramage se rapporte à son plumage, ce drôle d'oiseau n'a pas fini de nous casser les oreilles.

Le musicien – Aussi laid que je sois, on m'a déjà proposé d'entrer dans une troupe en tant que sociétaire.

L'assistante – Si la part de chacun était à proportion de son poids, la tienne n'aurait pas été bien lourde, pour sûr.

Le saltimbanque – Cessez vos chamailleries, car on vient. Ceux qui approchent sont sans doute les notables du lieu, et si nous voulons en tirer le meilleur parti, il s'agit de ne pas les brusquer. Sortons nos brosses à reluire et ne lésinons pas sur le cirage.

Arrivent le sous-préfet, le maire, le juge et le notaire.

Le sous-préfet – Bienvenue dans notre pays, étrangers. Quel bon vent vous amène ?

Le notaire – Et si c'est un mauvais, passez votre chemin.

Le juge – C'est sur nos arbres séculaires que vous avez tendu votre fil à linge.

Le maire – On pourrait presque dire sur nos arbres généalogiques.

Le juge – Et pour ce qui est du linge, nous préférons généralement laver le nôtre en famille.

Le saltimbanque – Messieurs, je vous salue. En vous remerciant pour votre chaleureux accueil. On nous avait vanté l'hospitalité des gens d'ici, et nous ne sommes pas déçus. Lequel d'entre vous est le sous-préfet de cette charmante sous-préfecture ?

Le sous-préfet – C'est moi, mon brave. Que puis-je faire pour vous ?

Le saltimbanque – J'aurais dû le deviner ! Cette démarche péripatéticienne et ce port majestueux trahissent l'importance de votre fonction. Point n'est besoin d'être devin pour voir que vous avez l'étoffe d'un sous-préfet. Que dis-je ? D'un préfet, même !

L'assistante – Puisse le prestige d'une telle promotion rejaillir bientôt sur Madame votre épouse et sur votre famille.

Le notaire – Monsieur le Sous-Préfet n'est pas marié.

L'assistante – Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Le sous-préfet – Eh bien, que voulez-vous, l'ami ?

L'assistante – Tout d'abord remercier votre Excellence, qui nous honore tous par sa seule présence. En effet, comme le chêne donne des glands pour les cochons, et la vigne du vin pour les ivrognes, l'homme d'honneur n'honore-t-il pas ceux qui l'entourent, sans même y prendre garde ?

Le maire – Habile sémaphore à laquelle je ne saurais que souscrire sans réserve.

Le notaire – Monsieur le Maire voulait sans doute dire métaphore.

Le maire – Je m'efforce toujours de dire ce qu'il convient, mais finis le plus souvent par dire ce qu'il ne faut pas. Enfin, mon brave, qu'est-ce qui vous amène ?

Le saltimbanque – Messieurs, vous avez devant vous une troupe d'artistes. Nous voyageons de ville en ville pour présenter le fameux *Retable des merveilles*, et nous sommes en route pour la capitale, où les plus hautes autorités nous ont fait demander pour les distraire et les instruire.

Le sous-préfet – Le *Retable des merveilles* ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'assistante désigne le drap suspendu au fil.

L'assistante – Le voici messeigneurs !

Le juge – Pour moi, ce n'est rien d'autre qu'un drap suspendu à un fil...

L'assistante – À ce compte-là, messieurs, le Saint Suaire ne serait qu'une serviette usagée.

Le saltimbanque – Ce retable fut conçu par le savant Diavolo, selon une configuration géométrique et astrologique bien particulière, de façon à ce que nul ne puisse voir les merveilles qu'il recèle, qui ne soit enfant légitime et de pure souche catholique. Les convertis et les bâtards n'ont donc aucune chance de les apercevoir.

Le maire – Décidément, le monde n'a pas fini de nous émerveiller. Et vous dites que le savant qui fabriqua ce retable s'appelait Diavolo ?

L'assistante – Diavolo, tout à fait. Originaire de la ville de Diavola. Un sage dont on dit que la barbe lui tombait jusqu'à la ceinture.

Le maire – Les hommes qui ont de longues barbes sont souvent de grands savants.

Le sous-préfet – Monsieur le Juge, puisque nous célébrons ce soir les noces de Mademoiselle votre fille, qui est aussi ma nièce, avec le neveu du Maire, dont je suis le parrain, je propose que ce saltimbanque montre son retable chez vous pour agrémenter la fête. Qu'en pensez-vous ?

Le juge – Si tel est votre désir, Monsieur le Sous-Préfet, j'y consens bien volontiers...

L'assistante – Il y a cependant une dernière condition pour pouvoir jouir du spectacle de toutes ces merveilles, c'est de payer d'avance.

Le juge – Je vous demande pardon ?

L'assistante – Imaginez un peu si tous les villageois, invités à la noce, voyaient le retable chez vous ce soir ? Il ne se trouverait pas une âme, demain, pour assister à la représentation sur la place publique.

Le saltimbanque – Il faut nous payer le juste prix, Monsieur, *ante omnia*.

Le maire – Il n'y a personne ici du nom de Monsieur Antonia. Mais n'ayez crainte, l'ami, nous vous paierons. Nous sommes des gens honnêtes.

Le notaire – Personne ne remet en cause notre honnêteté, Monsieur le Maire. Ce brave homme dit seulement qu'il veut être payé avant toute chose. Voilà ce que veut dire, en latin, *ante omnia*.

Le maire – Écoutez, Maître, quand on me parle sans détours, je comprends sans délai. Mais je n'entends rien à ce charabia.

Le juge – Vous satisferiez-vous, Monsieur, d'une dizaine de pièces d'or ? Je vous paierai d'avance. Vous donnerez votre spectacle ici même, puisque c'est sur mes terres que vous avez fait halte. Et je m'engage à ce qu'aucun villageois ne soit présent ce soir.

Le saltimbanque – Cela me convient parfaitement. Vous êtes homme de parole et je compte sur votre diligence.

Le juge – Alors venez avec moi. On vous donnera l'argent, et vous nous direz ce dont vous avez besoin pour nous permettre d'assister confortablement à cette représentation.

Le saltimbanque – Allons-y. Mais souvenez-vous des qualités dont on doit disposer pour pouvoir contempler le *Retable des merveilles*.

Le maire – En ce qui me concerne, je ne redoute pas cette épreuve. Mon père était déjà maire avant moi. Et mes quatre aïeux sont issus d'une longue lignée de vieux chrétiens. Jugez un peu si je pourrai voir les merveilles de ce retable !

Le notaire – Nous espérons tous les voir, Monsieur le Maire.

Le juge – Comment en serait-il autrement, Maître. Nous sommes tous ici enfants légitimes, de bonne famille, et bons chrétiens.

Le sous-préfet – Dieu reconnaîtra les siens.

Le juge – En route, mon ami. Mettez-vous sans tarder à vos préparatifs. Je n'ai pour ma part aucun doute sur mon état civil, et j'assisterai sans crainte à votre spectacle.

L'assistante – Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi !

Le juge et le saltimbanque s'en vont. Le sous-préfet prend l'assistante à part.

Le sous-préfet – Alors dites-moi, Madame : quels sont les dramaturges en vogue aujourd'hui ? Car moi aussi, je taquine un peu la muse...

L'assistante – Vous êtes donc homme de lettres en plus d'être homme d'esprit ?

Le sous-préfet – Je suis en effet l'auteur d'une vingtaine de comédies, toutes inédites, que j'aimerais faire lire dans les théâtres de la capitale. Si l'une d'entre elles pouvait leur convenir...

L'assistante – Pour ce qui est de vos confrères, ma foi, je ne saurais vous en citer un plutôt qu'un autre. De nos jours, les auteurs courent les rues, et à les croire, ils sont tous si brillants qu'ils en feraient pâlir le soleil.

Le sous-préfet – Cela n'en sera que plus difficile pour moi de me faire remarquer...

L'assistante – Vous êtes trop modeste, Monsieur. Votre réputation dépasse peut-être déjà les frontières de cette charmante contrée. Me feriez-vous l'honneur de me dire votre nom ?

Le sous-préfet – Vous comprendrez que dans ma position, je préfère utiliser un pseudonyme. Mon nom de plume est Cervantès.

L'assistante – Grand Dieu ! Ce nom ne m'est pas inconnu. Mais je ne savais pas que vous écriviez aussi des comédies ?

Le sous-préfet – De mauvaises langues m'attribuèrent certaines pièces qui ne sont pas de moi. Tandis que d'autres aussi mal intentionnés m'accusèrent de plagiat. Mais bien qu'auteur, je reste honnête homme. Les comédies que j'ai écrites, je ne les renie pas, et je ne m'attribue pas non plus celles des autres.

Le juge et le saltimbanque reviennent.

Le saltimbanque – Tout est en ordre, Messieurs. Que le spectacle commence !

Le maire – Allons d'abord célébrer l'union de ces deux jeunes gens.

Le juge – L'artiste, je brûle de voir toutes ces merveilles.

Ils se mettent tous en marche. L'assistante s'approche du saltimbanque.

L'assistante – L'argent est bien dans notre bourse ?

Le saltimbanque *(montrant sa poche)* – Et la bourse en lieu sûr.

L'assistante – Eh bien sache, mon ami, que le sous-préfet écrit des pièces de théâtre.

Le saltimbanque – Un dramaturge ? Dieu soit loué ! Il n'en sera que plus facile à berner. Car ceux qui se piquent d'écrire, pour être plus imbus d'eux-mêmes, sont souvent moins malins que le commun des mortels.

Noir

DEUXIÈME TABLEAU

Léger changement de décor, à vue. Les personnages du premier tableau installent sur le pré une table, des bancs, des victuailles et du vin, puis repartent. Entrent les nouveaux mariés : la fille du juge et le neveu du maire, elle en robe de mariée et lui en habit de cérémonie.

Le neveu du maire – Asseyons-nous ici, ma mie, nous serons juste en face du retable. Tu connais les qualités requises pour pouvoir admirer ces merveilles. Alors ouvrons grand les yeux. Imagine la honte pour ceux qui n'apercevraient rien !

La fille du juge – Mon mari, nous sommes cousins, et donc du même sang ! Si tu vois ces merveilles, pourquoi ne les verrais-je pas aussi ?

Le neveu du maire – Mais si ce n'était pas le cas...

La fille du juge – Sur la vie de ma mère, je m'arracherais les yeux plutôt que de me voir dans une telle disgrâce.

Le neveu du maire – Nos mères sont de saintes femmes et elles sont sœurs, nous n'avons rien à craindre.

Il commence à l'embrasser et même un peu plus, mais elle ne tarde pas à se dégager.

La fille du juge – Reprenons nos esprits, car tout le monde arrive.

Entrent le sous-préfet, le maire, le juge, le notaire, le saltimbanque, son assistante et le musicien. Ils sont en habits de fête, un peu débraillés et un peu éméchés.

Le saltimbanque – Prenez place, je vous prie. Voici le retable.

La fille du juge *(en aparté)* – Cela commence bien mal, car je ne vois là qu'un vieux drap pendu sur un fil à linge...

Le saltimbanque – Mon assistante et moi-même nous tiendrons de part et d'autre, et le musicien se mettra là.

Le maire – C'est ça le musicien ? Qu'on le cache derrière le drap. Je n'ai pas plus envie de le voir que de l'entendre.

Le saltimbanque – Monsieur le Maire, vous avez tort de mépriser cet homme. S'il n'a pas bonne mine, il n'en est pas moins bon chrétien et de très bonne famille.

Le sous-préfet – Cela ne fait pas de lui un bon musicien.

Le musicien – Voilà ce qu'on gagne à se produire en province. Ces gens ne me méritent pas.

Le maire – Par Dieu, bien d'autres musiciens et de bien meilleure réputation se sont déjà produits chez nous !

Le sous-préfet – Cessons là ces querelles. Et vous, l'artiste, montrez-nous vos merveilles.

Le notaire – Voilà bien peu d'équipage pour un aussi grand numéro.

Le juge – Cela doit faire partie du miracle.

L'assistante – Attention, Mesdames et Messieurs, le spectacle commence !

Le saltimbanque – Oh toi, grand savant Diavolo, qui conçut ce retable par un si merveilleux artifice qu'il fut baptisé *Retable des merveilles*, je te prie de bien vouloir faire apparaître sur-le-champ tes créatures prodigieuses devant cette noble assemblée, afin de la distraire et la réjouir, sans que nul n'en soit offensé !

L'assistante – Ainsi soit-il.

Le saltimbanque – Ah, je vois que tu as déjà exaucé ma prière, car de ce côté pointe la figure du vaillant Samson, empoignant les colonnes du temple pour le jeter à bas. Retiens ton bras vengeur, valeureux chevalier ! Pour l'amour de Dieu, ne commets pas une telle folie ! Car tu ensevelirais ainsi sous les décombres notre cher public, après l'avoir réduit en chair à saucisse.

Le maire – Grand Dieu ! Nous sommes ici pour faire la noce, n'allez pas nous briser un os ! Seigneur Samson, de grâce, épargnez-nous !

Le notaire – Vous voyez quelque chose, vous, Monsieur le Juge ?

Le juge – Comment pourrait-il en être autrement ? À moins d'avoir les yeux derrière la tête...

Le sous-préfet *(en aparté)* – Quelle étrange affaire que celle-ci ! Je ne vois pas plus ici de Samson que de Grand Turc. Pourtant, en vérité, je me tiens pour enfant légitime et chrétien de souche.

L'assistante – Prenez garde ! Voici venir ce même taureau qui faillit encorner Ulysse avant qu'il ne parvienne à le repousser dans les flammes de l'enfer ! Couchez-vous ! Couchez-vous vite !

Le saltimbanque – Tous à plat ventre ! Et que Dieu vous vienne en aide !

Tous se jettent par terre, effrayés.

Le maire – Ce taureau a le diable au corps. Il a le pelage noir comme l'ébène et le regard aiguisé comme un sabre. Si je ne m'étais pas jeté par terre, il m'aurait embroché.

Le juge – Par Dieu, l'artiste, ne fais pas apparaître des créatures trop effrayantes. Je ne dis pas cela pour moi, mais pour ma fille. La vue de cette bête féroce lui a glacé le sang. Elle est aussi blanche que ce drap.

La fille du juge – Oh mon père ! Quelle horreur ! J'ai cru que ce monstre allait m'empaler sur ses cornes.

Le juge – Si je n'étais pas vraiment ton père, tu n'aurais pas vu ces cornes, pour sûr.

Le sous-préfet *(en aparté)* – Je n'aperçois rien de tout cela, mais il faudra bien que je fasse semblant, pour sauver mon honneur.

L'assistante – Voyez cette armée de rats qui vient par ici. Tous descendent en droite ligne du couple que Noé embarqua sur son arche. Ils sont de tailles et de couleurs différentes, mais comme vous, ils appartiennent tous à la même famille...

Le juge – Par Jésus, notre Seigneur ! Des rats ! Ils sont des milliers ! Ma fille, serre bien tes jupes et prends garde à ne pas te faire mordre.

La fille du juge – Pauvre de moi, je n'ai aucun moyen de leur échapper. Un rat tout noir remonte le long de ma cuisse. Dieu me vienne en aide ! Car ici-bas, je n'attends aucun secours... Retenez-moi ou je vais me jeter dans la rivière !

Le maire – Encore heureux que je porte des bottes. Aucun rat ne peut entrer dans mon pantalon, si petit et si vicieux soit-il !

Le saltimbanque – Voyez encore ! Cette eau, qui tombe du ciel avec une telle impétuosité, est celle de la source qui donne naissance au Jourdain. Au contact de cette eau miraculeuse, le visage de toute femme se teintera de reflets d'argent. Et si c'est un homme, sa barbe prendra la couleur de l'or.

Le neveu du maire – Tu entends, ma mie ? Montre ton visage pour recevoir cette délicieuse liqueur ! Quant à vous, mon oncle, couvrez-vous vite !

Le maire – Vous avez raison, mon neveu. Je préfère garder ma barbe telle qu'elle est.

Le juge – Mon Dieu ! Cette eau me ruisselle depuis les épaules jusqu'au creux des reins.

Le notaire – Je suis trempé !

Le sous-préfet *(en aparté)* – Moi je suis sec comme un haricot... Quel est ce sortilège ? Je n'ai pas reçu une seule goutte, alors qu'ils sont tous transis. Serais-je le seul bâtard parmi tous ces enfants légitimes ?

Le musicien attaque un solo de guitare électrique avec force effets de pédale et distorsions.

Le juge – Mais quelle est cette musique ?

Le notaire – J'ignorais qu'on pouvait tirer d'un instrument des sons aussi insupportables !

Le maire – Ôtez-moi de là ce musicien, que diantre ! Sinon, je jure que je pars sans voir la suite.

Le musicien – Ne vous fâchez pas contre moi, messieurs. Je joue comme Dieu a bien voulu m'apprendre.

Le maire – Seul le diable a pu t'apprendre à jouer ainsi, avorton ! Disparais ou je t'assomme pour te réduire au silence !

Le musicien – En tout cas, c'est bien le diable qui m'a conduit jusqu'ici.

Le notaire – Comme elle est fraîche, cette eau bénite ! Je n'ai pas pu m'en protéger tout à fait, et quelques gouttes m'ont éclaboussé la chevelure. À présent, elle doit être dorée comme le miel.

Le maire – Elle est même blonde comme les blés.

L'assistante – Et voici deux douzaines de lions avides de chair fraîche et autant d'ours friands de miel. Prenez garde ! Même si ce ne sont que des chimères, elles pourraient bien vous laisser un mauvais souvenir et revenir hanter vos nuits.

Le juge – Morbleu, l'artiste ! Vas-tu maintenant remplir la maison d'ours et de lions ?

Le maire – C'en est assez de fauves et de dragons. Montrez-nous des créatures plus aimables. Sinon, nous ne voulons rien voir de plus. Pliez votre retable, que Dieu vous accompagne, et ne revenez jamais dans ce village.

La fille du juge – Monsieur le Maire, de grâce ! Laissez donc venir ces ours et ces lions, pour nous complaire.

Le juge – Enfin, ma fille, tu t'épouvantais de voir des rats, et à présent tu veux des ours et des lions ?

La fille du juge – Tout ce qui est nouveau ne plaît-il pas, mon père ?

L'assistante – Cette jeune femme, qui apparaît maintenant devant vous, si belle et si bien mise, c'est Salomé, cette princesse juive qui en échange de sa danse endiablée, obtint la tête de Jean-Baptiste. Un de ces messieurs veut-il s'inscrire sur son carnet de bal ?

Le maire – Voilà enfin ce que j'appelle une créature merveilleuse, tant elle est plaisante à regarder. Comme elle se trémousse, la gaillarde ! Mon neveu, toi qui sais jouer des castagnettes, fais-la danser, cette garce, qu'on s'amuse un peu.

Le neveu du maire – Avec plaisir, mon oncle.

Le musicien plaque quelques accords de flamenco.

Le notaire – Vous croyez qu'on dansait déjà le flamenco en Palestine à l'époque du Christ ?

Le maire – Allez, mon neveu, ne te laisse pas faire par cette drôlesse. Et prends garde à ne pas perdre la tête, comme ce pauvre Jean-Baptiste.

Le sous-préfet – Mais au fait, si elle est juive, comment peut-elle voir ces merveilles ?

Le saltimbanque – Toute règle a ses exceptions, Monsieur le Sous-Préfet.

Sonnerie de trompette. Entre un officier de cavalerie.

L'officier – Bonjour à tous. Lequel d'entre vous est Monsieur le Sous-Préfet ?

Le sous-préfet – C'est moi. Que voulez-vous, Lieutenant ?

L'officier – Pour l'amour de notre patrie et sur réquisition de l'armée, que sur-le-champ vous trouviez à loger trente soldats. Ils seront ici dans un instant, car j'entends déjà sonner la trompette. Je vais à leur rencontre, et je reviens avec eux. Monsieur le Sous-Préfet, je compte sur votre diligence.

Il part.

Le maire – Je parie que c'est le savant Diavolo qui envoie cet officier et cette troupe.

Le saltimbanque – Rien de tout cela, je vous assure. C'est une compagnie de cavalerie en manœuvre dans la région. Nous l'avons aperçue en arrivant ici.

Le maire – Je connais maintenant vos sortilèges et ceux du mage Diavolo. Vous êtes une bande de coquins. Je vous ordonne de renvoyer ces soldats, ou bien il pourrait vous en cuire.

Le saltimbanque – Je vous répète, Monsieur le Maire, que ce n'est pas Diavolo qui les envoie !

Le maire – Et moi, je vous affirme que c'est lui. Il nous mande ces cavaliers comme il nous a mandé toutes ces chimères que de mes yeux j'ai vues comme je vous vois.

Le notaire – Nous les avons tous vues, Monsieur le Maire.

Le maire – Je ne dis pas le contraire, Maître. Et toi, maudit musicien, cesse ton vacarme ou je te fais sauter la tête.

L'officier revient.

L'officier – Le régiment arrive en ville. Messieurs, quel arrangement avez-vous prévu pour le logement de mes soldats, je vous prie ?

Le maire – Encore ce fâcheux ? Je vous avais pourtant ordonné de cesser vos diableries, l'artiste ! Vous allez tâter de mon bâton tous les trois, fourbes que vous êtes.

Le saltimbanque – Je vous prends tous à témoin : Monsieur le Maire nous menace !

L'assistante – Et il affirme que ce qu'ordonne l'État, c'est le diable qui l'ordonne.

Le maire – Fille de putain, que tu sois sur le champ diavolisée toi-même !

Le sous-préfet – Monsieur le Maire, je tiens pour ma part que ces soldats sont pour de vrai.

L'officier – Pour de vrai, Monsieur le Sous-Préfet ? Auriez-vous perdu la tête ?

Le juge – Voilà comment nous allons régler cette affaire, l'artiste. Fais paraître à nouveau ici cette garce de Salomé. Cet officier constatera de ses propres yeux le pouvoir de vos sortilèges. Il se convaincra qu'il n'est lui-même qu'une chimère, et il retournera au néant d'où il vient.

Le saltimbanque – À la bonne heure ! Tenez, la voilà justement qui revient pour inviter son galant à une autre danse.

Le neveu du maire – Je ne me ferai pas prier, pour sûr.

Le maire – Allez, mon neveu ! Montre-lui ce que tu as dans le pantalon ! Fais-la tourner ! Fais-la virer ! Comme une toupie ! Elle en redemande, la bougresse ! Allez ! Allez ! Encore ! Et encore !

L'officier – Est-ce que ces gens seraient devenus fous ? Cet imbécile danse tout seul !

Le notaire – Donc, Monsieur l'Officier, vous ne voyez pas la danseuse ?

L'officier – Une danseuse ? Quelle danseuse ?

Le notaire – Notre opinion est faite et le voilà démasqué ! Il en est !

Le sous-préfet – Il en est ! Il en est !

Le juge – En effet, Lieutenant, inutile de nier : vous en êtes !

L'officier – J'en suis ? Mais de quoi, morbleu ?

Le sous-préfet – De la lignée de ceux qui ont été conçus derrière l'église !

L'officier – En tout cas, je ne sors pas du derrière de la putain qui vous engendra tous. Comment osez-vous parler ainsi à un officier ?

Le notaire – Il en est ! Il en est !

Le maire – Il en est, puisqu'il ne voit rien !

L'officier – Bande de gueux, si vous répétez une seule fois que j'en suis, vous pourriez bien avoir à répondre de cet affront !

Le maire – Les convertis et les bâtards sont tous des lâches. Nous ne faisons aucun cas de vos menaces. Cela ne nous empêchera donc pas de le répéter : vous en êtes !

L'officier – La peste soit de ces vilains ! Attendez un peu, je vais vous apprendre !

Il sort son épée. Les notables en font de même. Ils croisent le fer, s'entretuent et tombent tous les uns après les autres.

L'assistante – Le diable est notre allié ! N'est-ce pas lui qui a sonné de la trompette pour appeler la cavalerie à la rescousse, et nous permettre ainsi de conclure cette affaire à notre avantage ?

Le saltimbanque – C'est un triomphe, ma chère ! Le pouvoir de ce retable est sans limite. Dès demain nous le montrerons à tout le village.

Le musicien – En attendant, célébrons ce premier succès en clamant : Vive le sage Diavolo et vive le retable des merveilles !

On entend de nouveau, plus proches, les trompettes.

Le saltimbanque – Mais voici venir la cavalerie. Mieux vaut nous éclipser.

L'assistante – Et le retable ?

Le saltimbanque – Ce n'est qu'un mauvais drap, et nous en avons bien d'autres. Mais il est trop tard pour fuir. Cachons-nous derrière avant que le vent tourne.

Ils se cachent derrière le drap. La scène est un véritable champ de bataille parsemé de cadavres.

ÉPILOGUE

En fait de cavalerie arrivent Don Quichotte et Sancho Panza (pouvant être incarnés par les mêmes comédiens qui interprétaient respectivement Cervantès et le journaliste dans le prologue). Sancho considère le désordre et les corps allongés par terre.

Sancho Panza – Oh, mon maître ! Quel est ce spectacle de désolation ?

Don Quichotte – Cela ne peut être que l'œuvre d'une armée de démons !

Sancho Panza – Je ne vois pourtant aucun ennemi à l'entour.

Don Quichotte scrute l'horizon.

Don Quichotte – Regarde mieux, Sancho ! La chance est avec nous et favorise notre projet.

Sancho Panza – Notre projet ?

Don Quichotte – Nous allons pouvoir assouvir notre désir de gloire. Voilà une trentaine de géants que j'ai hâte d'affronter.

Sancho Panza – Je ne vois rien de tout cela...

Don Quichotte – Si grands soient-ils, je les déferai l'un après l'autre, ou s'il le faut tous en même temps. Les têtes de ces monstres seront nos premiers trophées.

Sancho Panza – Gardons la nôtre sur nos épaules, mon maître. La Bible ne dit-elle pas : Tu ne tueras point ?

Don Quichotte – Un vrai chevalier ne saurait prendre la Bible au pied de la lettre, Sancho. Et c'est servir Dieu que de libérer la terre d'une telle engeance. Sus donc à ces géants ! M'accompagneras-tu ?

Sancho Panza – Mais quels géants ?

Don Quichotte – Ceux que tu vois dressés là-bas, avec leurs bras démesurés !

Sancho Panza – Ce que vous voyez là-bas, ce ne sont pas des géants, mais des moulins à vent. Et ce que vous prenez pour des bras, ce sont leurs ailes qui tournent avec le vent pour entraîner la meule et moudre le grain.

Don Quichotte – On voit bien, mon pauvre Sancho, que tu n'es pas expert en matière d'aventures. Ce sont des géants, te dis-je. Si tu as peur, cache-toi derrière ce drap et fais tes prières. Pendant que je leur livre cette inégale mais glorieuse bataille.

Il pointe sa lance vers ses ennemis imaginaires.

Sancho Panza – Ce sont des moulins ! Des moulins à vent, je vous le répète. Pas des géants !

Don Quichotte – Approchez, viles créatures ! Oui, c'est un seul chevalier qui vous défie tous. Vous pouvez toujours faire des moulinets avec vos bras, vous ne me faites pas peur. Et puisque vous êtes trop lâches pour venir à ma rencontre, c'est moi qui donnerai la charge.

Sancho Panza – Je vous en conjure, mon maître, n'y allez pas ! Vous vous briseriez les os contre les ailes de ces moulins.

Don Quichotte – À moi, Dulcinée ! Que la force de ton amour soit avec moi !

Il se lance à l'assaut, mais dans sa précipitation, butte contre l'un des notables allongés par terre et chute. Sancho se précipite pour le relever.

Sancho Panza – Miséricorde ! N'avais-je pas dit à votre grâce de prendre garde ? Que ce n'était que des moulins, et qu'il fallait avoir beaucoup de vent dans la tête pour s'y tromper ?

Don Quichotte – Ami Sancho, les choses de la guerre sont plus que toute autre hasardeuses. C'est le diable qui a changé ces géants en moulins, pour me priver de la gloire de les vaincre.

On entend à nouveau les trompettes, encore plus près. Sur le drap, toujours suspendu au fil, est projetée une charge de cavalerie, façon western. Sancho regarde vers le drap.

Sancho Panza – Je n'en crois pas mes yeux ! Quel est ce prodige ?

Don Quichotte – Quoi donc, mon brave Sancho ?

Sancho Panza – Cette fois, vous ne rêvez pas ! Voici venir à nous une armée d'hommes à cheval.

Don Quichotte fait face au drap.

Don Quichotte – C'est le démon qui, de nouveau, a changé ces moulins en soldats !

Sancho Panza – Je commence à le croire, car les frères Lumière ne sont pas encore nés...

Don Quichotte – À défaut de géants, défaire à moi seul tout un régiment suffira à ma gloire !

Sous le regard éberlué de Sancho, tous les corps inanimés se relèvent et dirigent leurs regards vers le drap. Don Quichotte fonce et emporte le drap avec sa lance, découvrant ainsi le saltimbanque et son assistante, qui étaient cachés derrière, et qui n'ont que le temps d'esquiver. La projection s'interrompt donc et la musique s'évanouit, comme celle d'un tourne-disque qui ralentit avant de s'arrêter complètement. L'assemblée applaudit. Don Quichotte salue, comme un comédien à la fin du spectacle.

Sancho Panza – Mon maître, vous venez de remporter votre première bataille : celle de la littérature contre le cinéma.

Don Quichotte – Celle du panache contre la médiocrité, Sancho.

Sancho Panza – Mais si tout cela n'était encore qu'un rêve ?

Don Quichotte – Plutôt vivre son rêve que de ne vivre point.

Le saltimbanque – Plutôt mourir jeune que de vivre vieux.

L'assistante – Et plutôt ne pas naître... que de n'être pas libre !

Don Quichotte – Si la vie est un songe, Sancho, veillons à faire de nos rêves de tels chefs-d'œuvre qu'ils nous confèrent l'immortalité.

L'officier – Vive Don Quichotte !

Le sous-préfet – Et vive Miguel de Cervantès !

On pourra alors entendre la chanson de Brel La Quête *: « Rêver, un impossible rêve... ».*

Noir

Fin.

L’auteur-traducteur

Né en 1955 à Auvers-sur-Oise, Jean-Pierre Martinez monte d’abord sur les planches comme batteur dans divers groupes de rock, avant de devenir sémiologue publicitaire. Il se tourne ensuite vers l’écriture de scénarios pour la télévision, puis revient à la scène en tant que dramaturge. Auteur de plus de cent vingt pièces de théâtre, dont certaines sont devenues des classiques du répertoire (*Vendredi 13, Strip Poker*), il est aujourd’hui un dramaturge français dont les œuvres connaissent une large diffusion internationale. Ses comédies, traduites dans de nombreuses langues, ont été représentées dans plus de cent pays.

Souhaitant favoriser la diffusion de ses œuvres et faciliter leur accès aux compagnies théâtrales, Jean-Pierre Martinez propose ses textes en téléchargement gratuit sur ses sites : https://comediatheque.net/ et https://jeanpierremartinez.net/

Toute représentation publique reste cependant soumise à autorisation auprès de la SACD.

Pour les lecteurs et les compagnies qui préfèrent disposer d’un ouvrage imprimé, ses pièces sont également disponibles en édition papier sur le site The Book Edition.

Pièces de théâtre

Monologues

Comme un poisson dans l'air
Happy Dogs

Pour 2

Alban et Ève
Attention fragile
Au bout du rouleau
Elle et Lui
Euro Star
La Corde
La Fenêtre d'en face
La Maison de nos rêves
La Robe de chambre
Le Joker
Les Naufragés du Costa Mucho
Même pas mort
Pile ou face
Préliminaires
Rencontre sur un quai de gare
Repentir
Réveillon à la morgue
Roulette russe au Kremlin
Une vocation contrariée
Y a-t-il un pilote dans la salle?

Pour 3

Attention fragile
Cartes sur table
Crash Zone
Dessous de table
Horizons
Le Bistrot du hasard
Ménage à trois
Plagiat
Un bref instant d'éternité
Un petit meurtre sans conséquence
Un petit pas pour une femme...
Vendredi 13

Pour 4

Amour propre et argent sale
Appellations d'origines non contrôlées
Après nous le déluge
Bed & Breakfast
Coup de foudre à Casteljarnac
Crise et Châtiment
Déjà vu
Des beaux-parents presque parfaits
Du pastaga dans le champagne
Gay Friendly
Happy Hour
Juste un instant avant la fin du monde
Le Bocal
Le Contrat
Le Coucou
Le Gendre idéal
Les copains d'avant... et leurs copines
Les Pyramides
Les Touristes
Nos pires amis
Photo de famille
Quarantaine
Quatre Étoiles
Requiem pour un Stradivarius
Strip Poker
Un Cercueil pour deux
Un enterrement de vies de mariés
Un mariage sur deux
Un os dans les dahlias
Une soirée d'enfer
Y a-t-il un auteur dans la salle?
Y a-t-il un critique dans la salle?

Pour 5

Crise et Châtiment
Diagnostic réservé
Happy Hour
Il était une fois dans le web
Mortelle Saint-Sylvestre
Piège à cons
Sans fleur ni couronne
Tout est bien qui commence mal

Pour 6 et plus

Apéro tragique à Beaucon-les-deux-Châteaux
Bienvenue à bord
Bureaux et dépendances
Café des Sports
Comme un téléfilm de Noël... en pire
Crise et Châtiment
Diagnostic réservé
Échecs aux Rois
Embouteillage boulevard des Allongés
Erreur des pompes funèbres en votre faveur
Fake News de comptoir
Flagrant délire
Happy Hour
Héritages à tous les étages
Hors jeux interdits
Il était un petit navire
La représentation n'est pas annulée
Le Pire village de France
Le Plus beau village de France
Les Flamants bleus
Les Rebelles
Miracle au Couvent de Sainte Marie-Jeanne
Préhistoires grotesques
Pièges à cons
Primeurs
Réveillon au poste
Revers de décors
Série blanche et humour noir
Spéciale Dédicace
Sur un plateau
Un boulevard sans issue
Un si joli village

Recueils de sketchs
À cœurs ouverts
Alban et Ève
Avis de passage
Brèves de confinement
Brèves de coulisses
Brèves de scène
Brèves de square
Brèves de trottoirs
Brèves du temps perdu
Brèves du temps qui passe
Bureaux et dépendances
Canicule
De toutes les couleurs
Des animaux et des hommes
Des valises sous les yeux
Drôles d'histoires
Elle et Lui
Le Comptoir
Mélimélodrames
Minute, papillon !
Morts de rire
Pas de panique !
Pour de vrai et pour de rire
Sens interdit, sans interdit
Trop c'est trop !
Trous de mémoire
Tueurs à gags

Adaptation
L'Étoffe des Merveilles (d'après l'œuvre de Cervantès)

Autofiction
Écrire sa vie

Essais
Dramaturgies théâtrales
Écrire une comédie pour le théâtre

Poésie
Rimes orphelines

Nouvelles
Vous m'en direz des nouvelles

Toutes les pièces de Jean-Pierre Martinez sont librement téléchargeables sur ses sites :
https://jeanpierremartinez.net/
https://comediatheque.net/

Toutes les chansons de Jean-Pierre Martinez peuvent être librement écoutées sur son site :
https://jeanpierremartinezmusic.com/

Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de propriété intellectuelle.
Toute contrefaçon est passible d'une condamnation
allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison.

Paris – Mai 2022
© La Comédiathèque – ISBN 978-2-37705-632-3

Ouvrage téléchargeable gratuitement